

# La revue des ressources

-- Dossiers - Marcel Schwob --

Marcel Schwob



**"Il y a un coeur  
d'obscurité dans cette  
vie"**

à propos de Marcel Schwob

Pierre Jourde  
vendredi 5 décembre 2003

**Fut-il dans le monde, ce monde qui se transforma si profondément dans l'espace de sa courte existence, ou hors du monde, recroquevillé sur ses éditions rares dans la pénombre de l'appartement de l'Ile Saint-Louis, comme une sorte de des Esseintes, silencieusement servi par son domestique chinois ? Le jugement de Léautaud, celui de Jules Renard sont sans appel : "au fond tout cela sent les vieux livres. C'est truqué au possible". "On ne doit pas se sentir vivre à écrire de telles choses, ni sentir son époque. C'est de la littérature de tour d'ivoire." "de la littérature de [...] pion savant". En fait, Schwob n'a jamais tourné le dos à son temps.**

Il n'a pas fait partie des contempteurs de la modernité, de ceux qui vomissaient "l'américanisme", qui se réfugiaient dans le rêve, si nombreux à la fin du siècle, pas plus qu'il n'a cru au "réalisme" dans le sens étroit que pouvait lui donner le naturalisme. Il ne s'est pas évadé mais ne s'est pas non plus jeté dans un système politique, esthétique ou scientifique. En dépit de son immense culture, il ne s'est réclamé d'aucune "différence", n'a pas cru, contrairement à Rebell et à bien d'autres, appartenir à une élite. Edmond de Goncourt remarque que cet homme à la "science universelle" n'est pas seulement un "homme de bouquins". Son service militaire en Bretagne a nourri beaucoup de ses récits. Il se risque au dangereux bouge du Château-rouge, parmi les filles et les maquereaux. Il va "boire, avec les bourreaux, un verre de vin dans le cabaret d'en face" après une exécution. Ce n'est pas là seulement goût de l'encanaillement, si commun chez les écrivains de la fin du siècle. Quelques années plus tard, Jean de Pange (par ailleurs très maltraité par Schwob dans les lettres du *Voyage à Samoa*) rapporte ses conversations, sur le navire qui, en octobre 1901, les mène à Ceylan, avec un homme profondément impliqué dans son époque : "il estime qu'il faut connaître les hommes et les choses dans le présent avant de les étudier dans le passé". "Il sait le hollandais et par le directeur d'un journal de Ceylan, compte pouvoir interviewer les prisonniers boers. Il va de là à Sydney. Il regrette que sa santé ne lui permette pas d'aller étudier aux Philippines les premiers effets de l'impérialisme américain. Il va aux Samoa et a des lettres pour Mataafa. Il estime qu'il faut se hâter de voir ces pays non infectés d'européanisme, car dès qu'ils développent des points d'appui on massacre tout." Les chroniques de Schwob témoignent de l'universalité de ses curiosités : on y évoque la "psychologie du bonneteau", les parapluies, l'affaire Dreyfus, les grands faits divers de l'époque, l'anarchisme, la vie littéraire, les brasseries, la peine de mort, les libertés publiques, Rabelais, Barnum, la chanson populaire, Buffalo Bill, Rodin, Drumont, le féminisme, la grève des cochers, l'alimentation des ouvriers, le théâtre. De même, dans ses contes, il fait vivre des esclaves et des marchands de l'antiquité grecque, des pirates anglais, des princesses égyptiennes, des papes et des brigands du moyen-âge, des apaches et des pauvresses du XIXe siècle. On trouve même des récits d'anticipation. Il montre une singulière capacité à se fondre dans les époques et les milieux, sans chercher la démonstration ou le système. Il est l'un des rares, dans un conte comme "52 et 53 Orfila", à mettre en scène la vie quotidienne, les désirs et les haines des vieux qui ont échoué à l'hôpital, avec une compassion dépourvue de sensiblerie. Dans la vie, il s'est montré aussi à l'aise parmi les coupeurs de tête des Samoa que chez les Verdurin (c'est à dire dans le salon de Mme Arman de Caillavet). A sa manière, il s'est engagé. Pas de façon brutale et tonitruante, comme Zola, Rochefort ou Léon Daudet, mais avec constance.

Camille Mauclair diagnostiquait chez lui "la nervosité d'une conscience qui se cherche dans le passé comme dans le présent". Cette quête a été celle de sa vie. A-t-il trouvé ce qu'il cherchait, en lui-même, ou dans l'amour ? Il semble parfois qu'il n'a pas pu aller jusqu'au bout. Est-ce la raison de cet air de colère du jeune défunt dont parle Jules Renard ? On dirait qu'il a voulu embrasser une infinie diversité, et qu'il a aussi désiré s'y perdre. Disparaître. Il nous reste les traces de ce désir inassouvi. L'amour lui aura en partie échappé. Avec cruauté, Léautaud note dans son journal l'impatience et la lassitude de Marguerite Moreno, dont il se figure qu'elle cherche à le séduire pour

compenser les insuffisances de Schwob :

"Schwob neurasthénique en diable, exigeant, malade imaginaire, faisant des scènes, et quand on semble lui montrer qu'il a tort, se mettant à pleurer. Moreno me disait combien elle trouve cela peu rose, et comme elle songe avec peine que ce n'est pas fini. [...] Schwob ne s'occupe de rien, et quand il a besoin de mille francs, c'est elle qui faut qui les trouve. "Cela me serait égal si j'avais des compensations, mais ce que c'en est loin ! [...] J'ai sacrifié ma jeunesse, mon amour du luxe, de la coquetterie, jusqu'à mon amour de l'amour. Ce n'est pas à soixante ans que je ferai l'amour, n'est-ce pas ?" Elle lui confiait : "Vous voyez l'état dans lequel est Marcel. Ce n'est plus un homme (avec une expression de pitié et de dédain qui me choqua, je me le rappelle)".

La difficulté de condenser Schwob en une formule simple est aussi ce qui le rend fascinant. Cet érudit (Jarry le nomme "celui qui sait", et pour Léautaud, "il sait tout") se passionnait pour l'argot, les truands et les "classes dangereuses". Ce recalé à l'agrégation et à normale donna un cours à l'école des hautes études sociales. Ce contempteur des journalistes fut toute sa vie chroniqueur. Ce Juif fut l'ami de l'antisémite Léon Daudet. Ce grand malade, toujours entre son lit et une bibliothèque, un document d'archives et une dose de morphine, navigua plusieurs mois jusqu'aux antipodes. Ce "grand bourgeois", comme le qualifie André Salmon, a mendié toute sa vie. L'homme généreux, le théoricien de la pitié, se montrait souvent méprisant. Pierre Champion, dont la biographie de Schwob tient de l'hagiographie, ne peut s'empêcher de confier : "il savait être charmant, mais il devint aussi de plus en plus irritable. Il vous accueillait tantôt d'un silence glacial, tantôt vous promenant, avec la plus tendre affection, à travers les arcanes de son esprit". Les témoignages convergent pour souligner ce déchirement de son caractère en deux parts opposées. Léon Blum, en une formule certes ambiguë, estime que sans *Le Livre de Monelle*, on ne saurait pas "tout ce qu'il y eut en lui de mélancolie et de bonté, de douceur et d'amertume", mais ajoute qu' "il était aussi complètement dépourvu de méchanceté que de présomption". Dans *Au temps de Judas*, Daudet, que touchait son "infinie bonté", fait le portrait de ce *cœur double*, partagé entre ironie et pitié, tendresse et dureté :

"Son érudition était immense et rejointe à la vie par les détours et les applications les plus pittoresques, les plus justes [...]. Histoire, linguistique, poésie, prose, astrologie, chimie, critique, anglais, allemand, grec, italien, espagnol, hébreu, Schwob animait, agitait, ordonnait, reconstituait, associait toutes ces connaissances dans son immense et précise fantaisie [...]. Avec cela un goût parfait, jamais un faux pas, ni une surcharge. Toute sa morale se ramenait à la pitié, qu'il appliquait indistinctement aux criminels et aux saints, aux traîtres et aux héros. Comme, après un séjour en Angleterre, il m'accompagnait à Charing Cross, il remit cinq Louis d'or, sur dix qu'il avait dans sa poche, à une fille hâve et dépenaillée, mais souple et de chair blanche, qui lui rappela la petite Anne, des *Confessions d'un mangeur d'opium*. Il se fâcha parce que je lui dis que cette offrande à un souvenir littéraire était disproportionnée. D'ailleurs il avait très mauvais caractère et boudait même à table, invité à dîner chez des gens qu'il connaissait à peine. Je l'ai vu moucher des notaires, des académiciens et des hommes du monde, comme de simples chandelles de suif."

Cette ambivalence affecte les jugements et les sentiments de ceux qui l'ont connu et aimé. Léautaud, Renard, Léon Daudet passent tour à tour par la fascination, l'admiration, le mépris, avant de revenir, Schwob mort, à l'admiration - et aux questions. La complexité de Schwob a fécondé les esprits. Un antisémite aussi acharné que Léon Daudet peut ainsi écrire, dans *Paris vécu*, un quart de siècle après la mort de Schwob : "C'est par son souvenir, autant que par certaines réflexions qui me sont venues plus tard, que je me suis détaché de l'antisémitisme, et que le problème de la race errante s'est imposé à moi objectivement, sous une forme simplement scientifique."

Il n'était pas lui-même. Il y a un cœur d'obscurité dans cette vie. Quelques témoignages ménagent

parfois de curieuses échappées : Léautaud évoquant "l'aveu qu'il me fit un jour, qu'il fit pis qu'avait fait Villon" ; Alphonse Allais confiant à Jules Renard "qu'il a vu Schwob dans un misérable petit café, sirotant, effondré, un verre de liqueur noire". On songe à la crapule de "L'homme double", à la fois *döppelgänger* parodique du magistrat qui l'interroge, et vulgaire meurtrier : "cet homme était double et avait deux consciences ; mais des deux êtres réunis en un, quel était le véritable ?" Schwob décrit, dans ses chroniques, l'exécution de l'assassin Eyraud, guillotiné en 1891. Le cadavre du supplicé est déposé dans le cercueil : "par un caprice extraordinaire des choses, il apparaît couché sur le ventre, les mains liées derrière, ouvertes, très pâles, et on colle la tête blême (le nez pincé, sanglant, les paupières abattues, la figure tournée en arrière) ; comme si ce masque de cire blanche devait éternellement regarder le passé auquel Eyraud a tourné le dos sur la bascule". En ce Janus funèbre et scindé, condamné au passé pour avoir voulu s'en détourner, Schwob reconnaît l'atroce image de ce qu'il a appelé la *terreur* : le lien intime entre l'attachement à soi et l'autodestruction, tel qu'Otto Rank l'analyse dans *Le Double* : le narcissique, en tuant le double, tue la mort redoutée. Eyraud décapité est celui que Schwob a peur d'être [...].

*Post-scriptum* : Ce texte est un extrait de "L'amour du singulier", préface à l'édition des Œuvres de Marcel Schwob publiée sous la direction d'Alexandre Gefen (Belles Lettres, Paris, 2002).